

Livres

Numéro 770, janvier–février 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70823ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2014). Compte rendu de [Livres]. *Relations*, (770), 43–46.

CHRONIQUE D'UNE GRÈVE ANNONCÉE

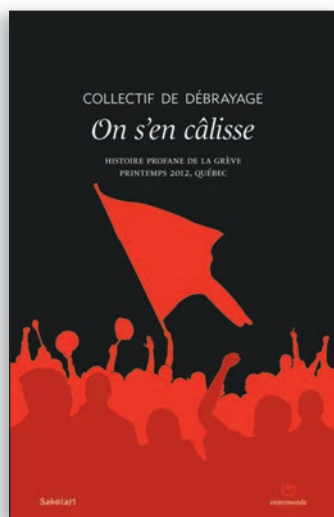
Collectif de débrayage
ON S'EN CÂLISSE.
HISTOIRE PROFANE DE LA GRÈVE,
PRINTEMPS 2012, QUÉBEC
Montréal, Sabotart, 2013, 283 p.

C'est l'histoire d'une grève déclenchée par des étudiants contestant une énième hausse des frais de scolarité. À leurs revendications, le Souverain répondit avec mépris et férocité, soulevant l'ire de la population et enflammant l'ensemble de la province. Après moult évènements et affrontements, les sujets placèrent une nouvelle Souveraine sur le trône de l'État, laquelle profita de la fatigue sociale pour imposer une hausse déguisée en indexation. « Si la plèbe est advenue comme une ondée, qu'elle a crû en inondation et déferlé tel un torrent, elle s'est ensuite retirée comme la vague d'une marée » (p. 200).

Beaucoup de choses ont été écrites au crépuscule de la grève étudiante du printemps 2012. Nombre d'ouvrages ont été publiés, trop rapidement diront certains pour avoir le recul nécessaire à ce genre d'exercice. Dans ce capharnaüm se démarque toutefois la réflexion profonde et intelligente que propose cet ouvrage, signé par le Collectif de débrayage.

Tout en nous conviant à un véritable essai de philosophie politique appuyé de références à Hubert Aquin et Pierre Vallières ainsi qu'à Deleuze, Baudrillard, Kantorowicz, Sorel, Benjamin, Fanon, Bataille, etc., il jette un éclairage nouveau sur le fil des évènements, qui aide à comprendre « ce qui a permis la grève et ce contre quoi elle a lutté » (p. 19).

L'originalité de l'ouvrage réside dans la volonté d'exposer ce que la grève a révélé de la classe politique et de la société québécoises, société dont la fracture ne se révèle qu'à travers une confrontation généralisée. Le livre dépeint un mouvement étudiant fort de sa « science syndicale » mais débordé



par des vagues successives de manifestations tout aussi novatrices qu'incontrôlables. On y retrouve un « Nous » québécois individualiste et endetté, transpercé par une culpabilité collective et individuelle. On y voit une multitude affronter les forces de l'ordre, niant de facto le caractère apolitique de l'apathie et du conservatisme, sinon l'ignorance. On y entend une cacophonie plébéienne jouer l'air du Voisin inconnu, affichant sa solidarité « le temps d'une transe » (p. 199). On assiste à la contre-offensive étatique progressivement mise en scène, dont l'apogée, la loi spéciale, précipitera la chute du gouvernement.

L'histoire profane de la grève est celle d'une défaite collective aux accents de tragédie grecque, sans fin décisive ou destin inéluctable. Et c'est bien ainsi, car la porte reste ouverte. Si nous avons encore échoué, nous avons néanmoins échoué mieux qu'avant. Il ne revient qu'à nous d'aller un peu plus loin. Pour cette raison, le collectif de jeunes universitaires québécois et français signant cet ouvrage nous enjoint de ne pas ranger hâtivement la grève sur les tablettes de l'histoire. « Si la grève est devenue un souvenir, une image qui hante les esprits, elle ne se décline pas pour autant au passé simple. Car elle est devenue un nouveau point de départ, une nouvelle origine, point focal d'une séquence imprévisible » (p. 278).

BENOÎT COUTU

L'ESPÉRANCE DANS LES DÉCOMBRES

Gary Victor
COLLIER DE DÉBRIS
Montréal, Mémoire d'encrier,
2013, 79 p.

Ce court récit d'un des romanciers les plus estimés en Haïti a une consonance apocalyptique. C'est un véritable cri d'engagement social, tragique et métaphysique, découlant du terrible séisme qui a frappé Haïti en 2010. Tragique, d'abord, parce qu'il tente de fermer une fenêtre sur la nuit émotionnelle pour l'ouvrir vers l'horizon de l'espérance, à l'instar du personnage principal, Myrtha, avec qui le lecteur fait connaissance. Métaphysique, ensuite, puisque lire ce récit, c'est mettre le cœur et l'esprit en mouvement vers une réalité qui transcende l'entendement humain. « Les débris sont-ils devenus notre présent et notre futur, notre visible et notre invisible? » demande l'auteur.

Myrtha met en valeur la résilience et la bravoure de la femme haïtienne. Bien que les débris aient enseveli son mari et son fils, elle n'hésite pas à accepter de travailler au déblaiement des décombres pour pouvoir survivre avec sa fille, elle aussi rescapée du désastre. C'est dur de se lancer dans ce genre de travail inhumain quand le cœur et l'esprit sont encore sous les gravats.

Le choc des émotions raconté dans ce texte est pluriel. Le romancier écrit aussi pour surmonter son désarroi: « *Collier de débris* m'a permis de renaître, de me dégager des miasmes émotionnels du séisme. L'espoir qui ne meurt jamais dans le cœur des oubliés a rallumé le mien », écrit-il.

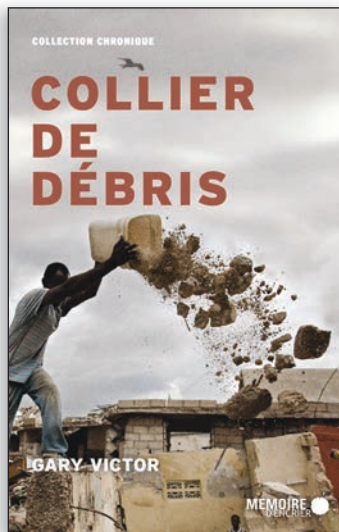
Son but n'est pas d'analyser la réalité comme le ferait un psychologue ou un sociologue: il s'agit pour lui de poser un problème d'éthique et de morale à l'État haïtien et à la communauté internationale, de les confronter



à la manière discutable dont ils ont traité la population. Dès lors, ces mots résonnent avec tout leur sens: «Les débris sont devenus une richesse» (p. 49).

Ce récit est écrit dans un langage assez fluide, mais l'auteur y rajoute des mots en créole, sa langue maternelle, sans doute dans un souci d'esthétique ou pour que le texte trouve un écho dans la sensibilité de ses lecteurs haïtiens, comme le font de nombreux écrivains bilingues. Or, l'auteur aurait peut-être gagné à inclure un glossaire. D'une part, cela nous aiderait à définir les nombreux sigles qui ponctuent l'ouvrage; d'autre part, cela aiderait aussi les non-créolophones à mieux comprendre le récit. Cependant, la beauté, la qualité et la sensibilité du texte font oublier ces quelques inconvenients.

Gary Victor, comme il l'exprime lui-même, a laissé libre cours à ses émotions, ce qui a été pour lui une renaissance. Toutefois, le séisme est un choc que ni lui, ni son lectorat, ni la



société haïtienne, ni le personnage de Myrtha n'auront jamais fini de surmonter, car il reste encore des débris à ôter: les blessures psychologiques qui en sont nées.

En aussi peu de pages, Gary Victor arrive à confronter ses lecteurs à une réalité sociale complexe. Grâce à son métier d'écrivain, dans une écriture métaphorique, il met en évidence le travail des ONG en relation avec la population. Tout compte fait, *Collier de débris* n'est-il pas vraiment un cri d'en-

gagement social qui doit aider les Haïtiens à prendre leur destin en main?

«À chacun sa vérité!», comme l'aurait dit l'écrivain italien Luigi Pirandello. Si l'avenir reste aléatoire, je souhaite qu'il ne nous fasse plus vivre pareille tragédie. La voix de Myrtha nous donne l'espérance: «Ma fille a serré ma main et nous nous sommes avancées vers une nouvelle vie. Le collier de débris à mon cou avait la légèreté des ailes d'un papillon» (p. 79).

EMMANUEL R. SAINT-HILAIRE

UN PATRIMOINE VIVANT

Guy Laperrière
HISTOIRE DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES AU QUÉBEC
Montréal, VLB éditeur, 2013, 329 p.

Spécialiste de l'histoire religieuse québécoise, Guy Laperrière présente dans cet ouvrage une synthèse de l'histoire des communautés reli-

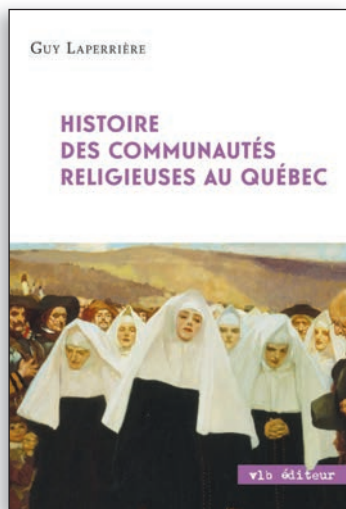


gieuses du Québec, du début du XVII^e siècle à aujourd'hui. L'auteur y distingue quatre grandes périodes: les communautés en Nouvelle-France, leur histoire au XIX^e siècle, dans la première moitié du XX^e siècle (de 1900 à 1960) et, enfin, une dernière partie abordant la période de 1960 à nos jours. Sa périodisation est pertinente, sauf pour la période de 1760 à 1840 sous le régime britannique, qu'il associe à l'étude du régime français – sans doute pour une raison pratique liée au petit nombre de pages qui lui sont consacrées. Aussi, en éliminant de sa recherche, pour des raisons qui pourraient être contestées, la communauté des prêtres du Séminaire de Québec ainsi que toute référence aux évêques de Québec Briand et Plessis, l'auteur s'est privé d'apporter un éclairage neuf sur cette période extrêmement difficile et souvent ignorée qu'a traversée l'Église catholique.

Tout au long de l'ouvrage, Laperrière rappelle à juste titre la grande diversité des engagements des congrégations religieuses sur tout le territoire du Québec. Elles ont marqué l'éducation, le secteur de la santé et des services sociaux. Par leur participation généreuse au mouvement missionnaire du XX^e siècle, elles ont aidé à l'ouverture du Québec sur le monde. Au cœur de leurs monastères et de leurs couvents, elles ont été des orantes auxquelles on confiait ses intentions et des contemplatives qui interpellaient les Québécois sur leur rapport à la transcendance. La vision d'ensemble du livre exprime une vitalité, une créativité et un souci de la formation des religieux et religieuses qui impressionnent. Les difficultés rencontrées, les conflits et les compétitions, les hauts et les bas des communautés sont aussi exposés sans gêne ni retenue.

L'auteur utilise de nombreuses études statistiques. Ainsi, il rappelle qu'en 1961, il y avait au Québec 12 625 religieux et 46 933 religieuses répartis en 63 communautés d'hommes et 133 de

femmes. Cela constitue un sommet en termes de nombre. Il y avait alors un religieux ou une religieuse pour 102 catholiques, proportion légèrement inférieure à 1941, où l'on notait un rapport de 1 pour 87. Aujourd'hui, on compte, en tout, près de 15 000 religieux et religieuses et leur moyenne d'âge est très élevée.



Dans la dernière partie de son livre, l'historien prend le risque, pour le plus grand plaisir des lecteurs, de présenter sa compréhension du déclin d'un système tout en attirant leur attention sur le renouveau des communautés et leurs nouveaux engagements en Église et en société. Il fait là œuvre utile au moment où plusieurs veulent reléguer la religion à la vie privée. Il rappelle les implications des communautés sur les terrains où les besoins sont les plus criants et où les personnes sont les plus démunies. Il évoque brièvement les prises de position publiques des congrégations religieuses dans le domaine de l'investissement socialement responsable, de la paix, de l'accueil des immigrants et de la place des femmes en Église et en société.

Guy Laperrière ne se contente pas de présenter sa synthèse personnelle de cette riche histoire des congrégations religieuses, il offre au lecteur une bibliographie sélective de 70 des plus récentes études sur ce sujet et lui donne accès, par courriel, à une bibliographie comprenant 450 titres. Il permet ainsi à ceux ou celles qui le

désirent de repérer facilement des ouvrages qui traitent d'une période historique précise, d'une communauté particulière, d'un fondateur ou d'une fondatrice. Ce livre facile à lire devient ainsi un instrument précieux pour toute personne intéressée à poursuivre sa recherche.

JACQUES RACINE

LES RACINES DE L'ÉCOLOGIE SOCIALE

Vincent Gerber
MURRAY BOOKCHIN
ET L'ÉCOLOGIE SOCIALE.
UNE BIOGRAPHIE INTELLECTUELLE
 Montréal, Écosociété, 2013, 180 p.

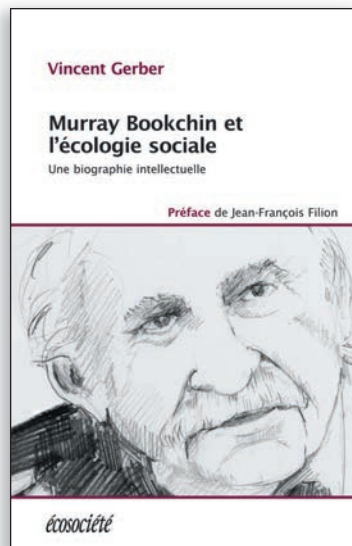
Père de l'écologie sociale, le théoricien étasunien Murray Bookchin (1921-2006) est une référence majeure pour quiconque s'intéresse au dépassement de la crise écologique actuelle. Constatant «l'échec patent» du développement durable, le sociologue Jean-François Fillion, qui signe la préface de cet ouvrage, estime en effet que des pensées plus radicales comme celle de Bookchin sont promises à un bel avenir. C'est cette pensée que l'auteur Vincent Gerber, historien de formation, présente dans cet ouvrage en la mettant en perspective avec le contexte de son émergence et, surtout, avec le parcours de Bookchin. Né à New York au sein d'une communauté juive décrite comme «une sorte de microcosme où les diverses tendances de gauche (syndicaliste, socialiste et anarchiste) se développaient» (p. 23), celui-ci deviendra rapidement marxiste, avant d'embrasser l'anarchisme. Ouvrier d'usine engagé dans le mouvement syndical, il vivra une forte désillusion quant au potentiel du prolétariat industriel à mener une révolution.

Au cours des années 1950, déjà conscient que le capitalisme triomphant mène le monde vers un désastre environnemental, il s'efforce d'articu-



ler une alternative révolutionnaire stimulante. En harmonisant ses sensibilités du moment, «Bookchin a su voir le potentiel d'une vision très humaniste et socialiste de l'écologie, qui prône l'émancipation des personnes plutôt que de pointer sur elles un doigt accusateur» (p. 36), écrit Gerber. Son premier ouvrage, *Our Synthetic Environment* (1962), contribue alors à lancer la première branche politique de l'écologie. «L'écologie sociale», qui soutient que les problèmes écologiques découlent largement de problèmes sociaux profondément ancrés, apparaît ensuite. À travers différents écrits, dont *Post-scarcity Anarchism* (1971), le théoricien, devenu «figure phare de la scène anarchiste new-yorkaise», propose une décentralisation politique des villes, pouvant mener à un système d'éco-communautés à taille humaine étroitement liées à leur milieu naturel. En se penchant sur les potentialités latentes à déployer pour favoriser le bien-être de chacun, Bookchin inspire.

Bon orateur, il devient enseignant au Vermont où il cofonde, en 1974, l'Institut d'écologie sociale, encore partiellement actif aujourd'hui. Après sa retraite, cet érudit publie son ouvrage majeur, *The Ecology of Freedom* (1982), qui «développe et rassemble,



pour la première fois, l'ensemble de ses réflexions sur l'écologie sociale en une publication structurée» (p. 86). Il y tente notamment de retracer l'émergence de la hiérarchie au cours de l'évolution des sociétés humaines, appelant à «essayer d'extirper [cette orientation] de nos psychés». À la fois salué et critiqué, ce livre apporte des pistes de réflexion en matière d'éthique et suggère le développement d'une économie «morale». L'écologie sociale en sort renforcée, souligne Gerber, et prend une place non négligeable au sein du mouvement vert étasunien alors en émergence.

Un modèle concret de société écologique décentralisée sortira plus tard de son esprit à la fois rêveur et très rationnel: le municipalisme libertaire, ou communalisme. À la fois théorie politique et stratégie révolutionnaire,

misant sur une transformation graduelle de la société initiée localement par les citoyens, ce programme imagine une société réorganisée en confédération de municipalités libres gérées par démocratie directe. «Ces assemblées et confédérations, par leur existence même, pourraient ensuite défier la légitimité de l'État et des formes étatiques de pouvoir» (p. 129), avance Bookchin.

Personnage controversé, il sera parfois accusé d'intransigence vers la fin de sa vie. Selon Gerber toutefois, qui ne fait pas ici l'économie des diverses critiques essayées par le militant tout au long de sa vie, «la plupart des critiques de Bookchin visent surtout le ton de ses écrits», très tranché. L'auteur ajoute aussi que «le fait qu'il ne soit pas parvenu à vulgariser sa pensée a sans doute joué pour beaucoup dans la diffusion restreinte de l'écologie sociale» (p. 157). Cette biographie écrite dans un style accessible est susceptible d'interpeller ceux et celles qui sont sensibles aux idées sur la décroissance et qui, comme l'écrit Gerber, cherchent à «retrouver cet aspect utopique et séduisant qui doit pousser vers l'action».

BENOIT ROSE

Que les demandes d'améliorer les services aux citoyennes et citoyens soient entendues en 2014.

— ALLIANCE DES PROFESSEURS ET PROFESSEURS DE MONTREAL —